

La vraisemblance au service de la mémoire / Monique Mund-Dopchie. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 81-96.

Notes au bas des pages.

I. Amérique — Descriptions et voyages. II. Islande — Descriptions et voyages. III. Díaz del Castillo, Bernal, 1496-1584. IV. Blefken, Dithmar — 17e siècle.

PER L1037 / FL164183P

LA VRAISEMBLANCE AU SERVICE DE LA MÉMOIRE

Réflexions sur les récits et descriptions «véridiques»
de Bernal Diaz del Castillo (1^{ère} éd. 1632) et
de Dithmar Blefken (1^e éd. 1607)

Monique MUND-DOPCHIE
Département d'Etudes grecques, latines et orientales
Faculté de philosophie et lettres
Université catholique de Louvain (UCL)

Introduction

«A beau mentir qui vient de loin», proclament volontiers les géographes et les chroniqueurs en chambre; encore faut-il démontrer et démonter ce mensonge si volontiers attribué aux voyageurs et aventuriers, narrateurs de leurs propres exploits. Une telle démarche est à l'évidence semée d'embûches, car on peut s'attendre à ce que les candidats faussaires aient pris soin de dissimuler leurs forgeries. Différentes astuces permettent en effet de brouiller les pistes qui mènent à la vérité. Je m'intéresserai dans le présent exposé à l'une d'entre elles, particulièrement efficace, à savoir l'utilisation de la vraisemblance pour produire des effets de réel¹. Ma réflexion portera sur deux relations de «témoins directs» rédigées vers le milieu du XVI^e siècle, l'*Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España* (editio princeps, Madrid, 1632) d'un compagnon de Cortés, Bernal Diaz del Castillo², et l'*Islandia siue populorum et mirabilium quae*

(1) Sur les effets de réel face aux effets de création, voir notamment D. MAEDER, «Au seuil des romans grecs», dans *Groningen Colloquia on the Novel*, vol. IV, Groningen, 1991, pp. 1-33.

(2) Le texte de Bernal Diaz a été analysé à partir de la traduction fournie par D. JOURDANET, *Bernal Diaz del Castillo, La conquête du Mexique*, traduit de l'espagnol par D.J. Présentation de G. CHALIAND, Arles, Actes Sud, 1996 (1^{ère} éd. Paris, 1877).

in ea Insula reperiuntur accuratior descriptio cui de Gronlandia sub finem quaedam adiecta (editio princeps, Leyde, 1607) d'un obscur pasteur allemand, Dithmar Blefken. L'étude sera menée en deux temps. Dans une première partie, j'établirai les faits qui autorisent un rapprochement entre deux ouvrages apparemment fort différents et j'y exposerai les arguments invoqués par leurs auteurs en faveur de l'authenticité de leur relation. La seconde partie développera les raisons qui permettent de contester la véridicité des faits rapportés, malgré les allégations des auteurs-témoins.

1^{ère} partie: les faits

La comparaison entre les deux ouvrages laisse apparaître plusieurs points communs, qu'il s'agisse de l'expérience de voyage de leurs auteurs ou de leur décision d'écrire.

Force est de constater, d'abord, que le parcours biographique de Bernal Diaz et de Dithmar Blefken présente d'étranges similitudes. Ainsi, nous ne sommes informés sur la vie des deux hommes que par les éléments qu'ils nous fournissent sur eux-mêmes dans leur œuvre, éléments recoupés, dans le cas de Bernal Diaz par certains documents officiels. Par ailleurs, Bernal Diaz et Dithmar Blefken ne sont que des acteurs secondaires dans les événements qu'ils rapportent: l'un est un compagnon de Cortés, plus proche de la troupe que de ses chefs; l'autre s'embarque comme aumônier sur un bateau hambourgeois qui s'apprête à partir pour l'Islande et c'est dans le cadre du commerce allemand avec l'Islande qu'il peut observer le pays ou du moins une partie de celui-ci.

Relevons ensuite, l'importance du délai qui sépare la rédaction définitive des faits racontés. Nos deux auteurs achèvent en effet leur manuscrit (ou une première version du texte) plusieurs décennies (environ 40 ans) après les événements auxquels ils ont participé.

Bernal Diaz se met à écrire vers 1551-1552, alors que la partie aventureuse de son parcours a pris fin avec l'échec de la désastreuse expédition du Honduras (1524-1526), organisée après la conquête du Mexique (1519-1521). Il achève une première moûture de son texte en 1568, moûture qui sera envoyée en Espagne en mars 1575, et continue

dans l'intervalle à remanier son texte, comme en témoigne un manuscrit conservé³.

Le pasteur Dithmar Blefken, pour sa part, quitte Hambourg le 10 avril 1563 et rejoint le port de Haffnefordt (Haffnafjörður) le 15 juin 1563. Au terme d'un séjour de deux ans en Islande et d'une navigation au large du Groenland, notre aumônier attend 42 ans avant de publier son texte, car diverses circonstances l'ont empêché, nous dit-il, de se mettre à l'œuvre: il sillonne durant 5 ans l'Afrique du Nord, puis passe au service de différents princes allemands qui le chargent de diverses missions; en 1582, il est attaqué sur une route par des brigands allemands qui lui dérobent ses notes relatives à son voyage en Islande; les notes sont retrouvées par la suite en 1588 dans une maison abandonnée à Bonn. En revanche, assez curieusement, Blefken ne s'explique pas sur les motifs pour lesquels l'ouvrage attendra encore 19 ans pour sortir de presse⁴.

On signalera en troisième lieu que Bernal Diaz et Dithmar Blefken justifient de la même façon la confiance qu'ils méritent de la part de leurs lecteurs. Tous deux rappellent ainsi qu'ils sont témoins directs des faits qu'ils racontent ou décrivent:

«Moi, Bernal Diaz, regidor de cette ville de Santiago de Guatemala, auteur de cette véridique et claire histoire, j'ai achevé de la mettre à jour, en commençant par la découverte et parcourant toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne et comment on prit la capitale de Mexico [...]. J'y signale aussi les erreurs et fautes écrites en un livre de Francisco de Gomara, qui non seulement se trompe en ce qu'il dit de la Nouvelle-Espagne, mais encore a induit en erreur deux historiens, ses imitateurs: le docteur Illescas et l'évêque Pablo Jovio. Et, à ce propos, je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très véridique et que, comme témoin oculaire, j'assistai à toutes les batailles et rencontres

(3) Cf. sur ce point et pour l'ensemble de l'analyse sur la «véridicité» du récit de Bernal Diaz, Sabine MUND, *Les rapports complexes de l'Historia verdadera de Bernal Diaz avec la vérité*, Bruxelles, 2001 (Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences morales et politiques. Mémoire, N.S., T. 53, fasc. 2).

(4) Les informations biographiques figurent dans la lettre-préface adressée au lecteur (pp. 9-13), dans le chapitre 1 (pp. 19-20) et dans le chapitre 8 (pp.58-71). Elles sont reprises, sans modifications, dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* (éd. Michaud), 4 (1811), p. 577, dans la *Nouvelle biographie générale* (éd. Dr Hoefler), 6 (1855), col. 224-225 et dans *Deutsche Biographische Enzyklopädie*, 1 (1995), p. 566.

[...]. Il suffira de lire mon histoire pour avoir le témoignage et l'éclaircissement de toutes ces choses. J'ai achevé de la mettre au net, d'après mes notes et mes brouillons dans cette ville loyale de Guatemala où réside le Tribunal suprême, le 26 du mois de février de l'an 1568»⁵.

«Comme j'avais vu en Islande il y a 40 ans beaucoup de merveilles stupéfiantes et dignes d'une grande admiration, merveilles dont le souvenir n'avait pas été conservé par les Historiens qui évoquent l'Islande, Saxo Grammaticus, Olaus Magnus, Crantzius et Munsterus parce qu'ils n'avaient pas vu l'Islande [...], je décidai d'éditer ce texte...»⁶.

Il ne faut pas pour autant accorder à ce type d'affirmation plus de crédit qu'elle ne le mérite. Ces revendications d'autorité de la part de témoins oculaires pour le texte qu'ils produisent sont en effet très courantes, le témoin étant obligatoirement le point de contact, l'interface entre nous-mêmes et ce qui se trouve là-bas hors de notre vue⁷. Son expérience personnelle l'emporte, selon lui, sur le savoir de ceux qui classent les renseignements fournis par de multiples sources (témoignages directs, curiosités, érudition livresque) dans un cadre taxonomique préétabli et qui les intègrent dans une interprétation globalisante du monde et son histoire⁸. Notons en passant que ce débat entre auteurs de synthèses et hommes de terrain est ancien: il a déjà été engagé à la période alexandrine et reprend de l'acuité à la Renaissance. Car les deux époques ont vécu l'une et l'autre un élargissement du monde connu: on peut ainsi affirmer que l'expédition d'Alexandre jusqu'en Inde (334-323), entraînant dans son sillage 50.000 combattants, 50.000 non combattants, ingénieurs, commerçants, savants, financiers, domestiques, femmes, fut au monde grec ce que furent pour l'Occident latin les Grandes Découvertes.

(5) B. DIAZ, pp. 21-22 (trad. Jourdanet-Chaliand).

(6) D. BLEFKEN, pp. 5-6.

(7) Cf. notamment S. GREENBLATT, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au XVI^e siècle*, trad. par F. REGNOT, Paris, 1996 (1^{re} éd. en anglais, 1991).

(8) Sur la confrontation entre le voyageur et le géographe en chambre, voir notamment M. JEANNERET, «Léry et Thevet: comment parler d'un monde nouveau?», dans *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. IV. Tradition et originalité dans la création littéraire*, Genève, 1983, pp. 227-245; F. LESTRINGANT, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, 2002, pp. 221-222; Stéphane MUND, *Orbis Russiarum. Genèse et développement de la représentation du monde «russe» en Occident à la Renaissance*, Genève, 2003, pp. 92-110 et 198-260.

Par ailleurs, Bernal Diaz et Dithmar Blefken tiennent à asseoir leur autorité d'hommes de terrain en opposant leur témoignage «brut», sans fioriture, à l'art rhétorique des lettrés:

«Lorsque j'écrivais ce récit, je vis par hasard une histoire en bon style, qui porte le nom d'un certain Francisco de Gomara, et traite de la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Or, ayant vu sa belle rhétorique, tandis que mon travail était si dépoli, je cessai de l'écrire et j'eus même honte qu'il pût tomber entre les mains de gens de mérite. J'en étais à ce degré de perplexité, lorsque je me remis à lire et à considérer les arguments et les récits que Gomara écrivit dans ces livres [...]. Après avoir reconnu que tout ce qu'a dit Gomara est bien loin de la vérité et que, par conséquent, beaucoup de gens s'en trouvent lésés, je reprends le fil de mon récit et de mon histoire, bien persuadé, comme disent les Sages, que la meilleure manière de polir le style et de lui donner de la grâce, c'est de dire vrai dans tout ce qu'on écrit; la vérité voilera ma rudesse»⁹.

«Bien que je sois conscient de ma petitesse, du fait que je n'ai pas employé la forme élégante qui est appréciée par les gens raffinés, j'espère cependant que les gens de bien et de culture me pardonneront parce que j'ai recherché moins l'élégance que la vérité dans cet écrit: en effet, je ne décris rien, ou presque rien, d'après ouï-dire, mais ce que j'ai vu et expérimenté»¹⁰.

Ici encore cette revendication de simplicité est très répandue et extrêmement banale: on la rencontre chez d'autres voyageurs, comme par exemple chez le Français Jean de Léry:

«Pour l'esgard du stile et du langage [...] encore sçay-je bien, parce qu'au gré de quelques-uns je n'auray pas usé de phrases ni de termes assez propres et signifians pour bien expliquer et représenter tant l'art de navigation que les autres diverses choses dont je fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas: et nommément nos françois, lesquels ayans les oreilles tant delicates et aymans tant les belles fleurs de Rhétorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls escrits, sinon avec mots nouveaux et bien pindarizez [...]. Finalement assurant ceux qui aiment mieux la verité dite simplement que le mensonge orné et fardé de beau langage, qu'ils trouveront les choses par moy proposées en ceste histoire nonseulement veritables, mais aussi aucunes, pour avoir esté cachées à ceux qui ont precedé nostre siècle, dignes d'admiration: je

(9) B. DIAZ, p. 21 (trad. Jourdanet-Chaliand).

(10) D. BLEFKEN, p. 13.

prie l'Éternel [...], que ce mien petit labeur reussisse à la gloire de son saint nom»¹¹.

Elle révèle que beaucoup de voyageurs sont conscients de l'existence d'un filtre entre la réalité et le discours sur la réalité et du rôle joué par l'écriture et par l'utilisation des images et des codes dans la construction de tels filtres¹². Montaigne, dans son célèbre essai «Sur les cannibales» a du reste théorisé sur la confiance que méritent les gens simples, «sans culture», contrairement aux doctes, susceptibles de trafiquer l'information dans le but de produire certains effets sur le lecteur:

«J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a esté descouvert en nostre siècle, en l'endroit où Vilegaignon print terre, qu'il nomma la France Antartique [...]. Cet homme que j'avoy, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage: car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire: ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient»¹³.

Cette revendication de «simplicité» apparaît en outre un peu suspecte dans le chef de nos auteurs, car Bernal Diaz et Dithmar Blefken sont beaucoup plus lettrés qu'ils ne l'admettent d'emblée. Bernal Diaz, sans être noble, a une bonne origine sociale et a reçu une certaine éducation: il cite en connaissance de cause dans sa chronique Amadis de Gaule, les commentaires de Jules César, Mithridate, Hannibal, Appelles...¹⁴. Quant à Dithmar Blefken, il est pasteur, écrit en latin, connaît ses classiques, cite des chorographes antérieurs, rédige une réfutation d'un

(11) Jean de LERY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, 2^{ème} édition, 1580 (1^{ère} éd. 1578). Texte établi, présenté et annoté par F. LESTRINGANT. Précédé d'un entretien avec Claude Lévi-Strauss, Paris, Poche, 1994, pp. 95-99.

(12) Point de vue déjà abordé dans cette revue, cf. M. MUND-DOPCHIE, «Les 'ruses' de l'écriture au service de l'«invention» de l'Amérique», dans *Revue des Lettres et de Traduction*, 6 (2000), pp. 233-245.

(13) M. de MONTAIGNE, *Essais*, I, I, chap. xxxi, pp. 239 et 242 (éd. d'après l'exemplaire de Bordeaux et l'éd. de 1595 par A. THIBAUDET, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1958).

(14) Cf. B. DIAZ, pp. 307, 789 et 802-803 (trad. Jourdanet-Chaliand).

ouvrage théologique de Melchior de Flavin, répandu au XVI^e siècle, réfutation qui sera publiée en 1610: *Refrigerium ex fontibus Israelis desumptum adversus Purgatorium Melchioris Flavini, monachi, in quo de statu animae, eiusque operationibus [...] docetur. Item de sepultura* (Arnhem, 1610)¹⁵.

Enfin, la destinée fluctuante des deux ouvrages justifie, elle aussi, leur rapprochement dans une même étude. Car nos auteurs, bien qu'ils aient tout fait pour être crédibles, n'obtiennent cependant pas de leurs lecteurs la confiance absolue qu'ils souhaitent.

La fortune de la relation de Bernal Diaz n'est pas assurée dans l'im-médiat¹⁶. L'ouvrage n'est pas imprimé du vivant du conquistador: la sortie de presse tardive, en 1632, est due au contrôle exercé par le pouvoir royal sur la diffusion de ce type de récit après les campagnes d'opinion anti-espagnoles lancées par les Réformés. Mais les manuscrits de l'*Historia verdadera* circulent vite et sont utilisés par d'autres chroniqueurs. Par la suite, l'ouvrage publié est consulté aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ainsi, en 1684, le chroniqueur Antonio de Solis a manifestement lu l'*Historia verdadera*, puisqu'il en dénonce le style rude, qui semble garantir aux yeux de certains un témoignage de première main, et critique chez Bernal Diaz une vision de la conquête envisagée essentiellement à travers le prisme d'un soldat de base, jaloux de Cortés et mesquin. En fait, l'ouvrage du conquistador-chroniqueur ne reçoit un accueil enthousiaste qu'à partir du XIX^e siècle et surtout au XX^e siècle. C'est à partir de ce moment que son écriture et son témoignage «sans détour et transparent» lui assurent une primauté indiscutable par rapport aux autres chroniqueurs, comme en témoignent les nombreuses références faites à son œuvre par les biographes les plus récents de Cortés, Christian Duverger et Bartolomé Benassar (2001)¹⁷, ou encore les louanges dithyrambiques proférées par Gérard Chaliand: «A tous égards, *L'Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* est un chef-d'œuvre de la littérature militaire et

(15) Signalons en passant que cet ouvrage n'est signalé par aucune des biographies mentionnées dans la n. 4.

(16) Voir notamment à ce propos Sabine MUND, pp. 23-28 (*op. cit.* à la n. 3).

(17) Cf. Ch. DUVERGER, *Cortés*, Paris, Fayard, 2001 et B. BENASSAR, *Cortés, le conquérant de l'impossible*, Paris, Payot, 2001.

Bernal Diaz, qui savait qu'il laissait une œuvre mémorable, ne pouvait se douter qu'il égalait, lui le soldat de fortune, fantassin et sans commandement aucun, les plus grands des témoins de l'histoire»¹⁸. Quelques sons discordants s'élèvent cependant dans ce concert de louanges, mettant en cause la véridicité de l'œuvre. Ainsi Ramon Iglesia observe que Bernal Diaz prétend dénoncer les erreurs de Gomara, alors qu'il le suit servilement¹⁹; Eberhard Straub démontre qu'il y a plagiat et que celui-ci est mené et dissimulé avec le plus grand soin²⁰. Quant aux recherches menées par Henry Wagner, Michel Graulich et Sabine Mund, elles prouvent que non seulement Bernal Diaz plagie régulièrement Gomara, mais qu'il falsifie délibérément des éléments et en invente d'autres²¹. Mais ces critiques ne sont pas parvenues jusqu'à présent à renverser le statut de témoin privilégié attribué à Bernal Diaz, dont le charme opère encore.

Contrairement à l'*Historia verdadera*, l'ouvrage de Dithmar Blefken, une fois sorti de presse, est suffisamment apprécié dans les milieux commerçants des Provinces-Unies et de l'Europe du Nord pour susciter rapidement des traductions en néerlandais et en anglais, dont certaines seront rééditées à plusieurs reprises. A en croire un de ses admirateurs, c'est uniquement l'obsolescence des renseignements fournis qui provoque l'oubli de l'ouvrage après plusieurs décennies. Mais en même temps, dès sa parution, le texte de Dithmar Blefken suscite les critiques irritées et répétées du célèbre lettré islandais Arngrimur Jonsson, qui dénonce les mensonges et forgeries dont il est truffé. Aujourd'hui, le texte de Blefken suscite de très nettes réserves de la part des spécialistes²².

(18) G. CHALIAND, «Introduction», pp. 28-29.

(19) R. IGLESIA, *Cronistas e historiadores de la conquista de México*, Mexico, s. d., pp. 52-100.

(20) E. STRAUB, *Das bellum iustum des Hernan Cortés in Mexico*, Cologne, 1976.

(21) H. R. WAGNER, «Bernal Diaz del Castillo: three studies on the same subject», dans *The Hispanic American Historical Review*, 25 (1945), pp. 155-190; M. GRAULICH, «La mera verdad resiste a mi rudeza: forgeries et mensonges dans l'*Historia verdadera* de la conquista de la Nueva España de Bernal Diaz del Castillo», dans *Journal de la Société des Américanistes*, 82 (1996), pp. 63-95 et Sabine MUND, passim (*op. cit.* à la n. 3).

(22) Sur la «fortune» de l'ouvrage de Blefken, voir M. MUND-DOPCHIE, «'A beau mentir qui vient de loin': défaillances de la mémoire et forgeries dans l'*Islandia* du voyageur Dithmar Blefken (1^{re} éd. 1607)», dans *Neulateinisches Jahrbuch*, 6 (2004), à paraître.

Rapport vraisemblable ou rapport vrai?

Analysons à présent les raisons pour lesquelles la véracité des faits rapportés ne peut pas être considérée comme établie, malgré les efforts déployés par les narrateurs-témoins.

On se demandera d'abord si les motifs avancés pour justifier la rédaction tardive des deux ouvrages sont irréfutables et définitifs. Certes, Bernal Diaz déclare avoir décidé, nous l'avons vu, de se mettre à l'ouvrage pour corriger les erreurs de Gomara; quant à Dithmar Blefken, c'est un propos de prédicateur qui l'aurait poussé à rédiger son livre et à en assurer la diffusion, à en juger par sa lettre de dédicace aux notables de Hollande et de West-Frise. Mais d'autres raisons, non avouées, semblent avoir également joué un grand rôle. La rédaction de la chronique de Bernal Diaz prend incontestablement place au sein des débats politiques qui entourent la controverse de Valladolid (1550), à laquelle notre conquistador prétend avoir participé lors de son second séjour en Espagne (1550-1551). Qu'il y ait ou non été réellement présent, il a sûrement eu des échos des termes peu élogieux utilisés par Bartolomé de Las Casas à l'égard des conquérants et de leur action au Mexique, en particulier sur leurs massacres gratuits d'une population dont les mœurs sont évoquées de façon positive par l'évêque du Chiapas. En tout état de cause, l'*Historia verdadera* expose le point de vue des conquistadores confrontés à une culture indienne qui les horrifie par ses pratiques sanguinaires et qu'ils sont contraints de combattre au nom de la «civilisation chrétienne»²³.

En ce qui concerne Dithmar Blefken, on peut être tenté d'établir un lien entre la publication de l'ouvrage par des éditeurs hollandais et la décision prise en 1602 par le roi de Danemark de réserver à ses sujets le monopole du commerce avec l'Islande, ce qui porte un rude coup au marché allemand de fourrures, de faucons et autres marchandises islandaises ainsi qu'aux intérêts des baleiniers des Provinces-Unies. A une époque où les textes des doctes sont utilisés au service d'idéologies coloniales et de pouvoirs économiques autant que politiques, l'opuscule de Dithmar Blefken servirait de la sorte à affirmer les droits d'une nation fortement impliquée dans la

(23) Le rôle joué par la controverse de Valladolid a été mis en évidence par Sabine MUND, pp. 91-99 (*op. cit.* à la n. 3).

recherche de nouvelles voies maritimes vers la Chine et les îles à épices par le Nord-Est et le Nord-Ouest²⁴.

On s'interrogera ensuite sur la qualité et l'acuité du souvenir conservé après tant de temps. La réponse est fournie par l'analyse interne des deux œuvres.

En premier lieu, on constate que leurs auteurs empruntent largement à des prédécesseurs. Bernal Diaz est ainsi largement influencé par la chronique de Gomara. On a pu démontrer notamment que le conquistador reprend à son prédécesseur la trame du récit sur laquelle il imprime sa propre marque en utilisant divers procédés pour brouiller les pistes, principalement l'amplification et la contradiction parfois risible de certaines données: par exemple, tandis que Gomara dit que les cheveux de Montezuma sont assez bruns, Bernal Diaz dira qu'ils sont très bruns²⁵! Les sources de Blefken sont plus variées, mais elles jouent un rôle tout aussi considérable que la chronique de Gomara à l'égard du texte de Bernal Diaz. Ces emprunts, non avoués, se décèlent notamment à travers le recours à des images semblables, telles que la métaphore de l'explosion de machines militaires pour décrire une éruption de l'Hekla et celle de l'hypocauste pour décrire le chauffage à l'eau chaude d'un monastère groenlandais. Ils se vérifient également à travers la perpétuation de certaines erreurs. Pour ne citer qu'un seul exemple, Blefken signale parmi les richesses de l'Islande son beurre abondant - l'information est exacte -, qu'il attribue à la présence de graminées grasses dans les herbages islandais, - ce qui constitue une explication plausible. Poursuivant sur sa lancée, il précise que les graminées sont à ce point grasses en Islande qu'on doit limiter la pâture de bovidés, sous peine de les voir crever²⁶. Hélas, notre témoin véridique omet de dire à son lecteur que le renseignement, déjà véhiculé avant lui notamment par les chorographes et géographes Jacob Ziegler (1532), Sébastien Münster (1540 et 1550), Abraham Ortelius (1592, 1595 sqq.), Josse Hondius (1606), ne s'appuie pas sur une réalité observée, mais sur le témoignage de Pomponius Mela (III, 6, 53) et de Solin (§22) à propos de l'Irlande²⁷!

(24) Voir à ce propos M. MUND-DOPCHIE, «A beau mentir...», à paraître (*op. cit.* à la n. 22).

(25) Cf. Sabine MUND, pp. 75-77 (*op. cit.* à la n. 3).

(26) D. BLEFKEN, p. 49.

(27) L'étude détaillée de ces exemples figure dans M. MUND-DOPCHIE, «A beau mentir...» (*op. cit.* à la n. 2).

En deuxième lieu, on observe que ces témoins oculaires ne se situent pas de façon précise à l'intérieur du récit ou de la description. En revanche, à de nombreuses reprises, ils fonctionnent comme des narrateurs omniscients. Ainsi, Bernal Diaz emploie volontiers le «nous» pour parler des événements: malheureusement, on ne peut pas toujours distinguer le «nous» qui désigne l'ensemble des membres du corps expéditionnaire du «nous» qui désigne Bernal Diaz et quelques compagnons, comme le montre un épisode mettant aux prises Montezuma et Cortés:

«Le prince fit appeler Cortés et nos capitaines, ainsi que quelques soldats qu'il connaissait, nous qui étions de garde (nous = BD et quelques compagnons) [...] Il s'exprima alors en ces termes ou à peu près: [...]. Prenez cet or que l'on vient de recueillir [...]. Et dès que Cortés et nous tous entendîmes cela, nous fûmes étonnés par la grande bonté et la générosité du grand Montezuma, et avec beaucoup de respect, nous enlevâmes nos bonnets de guerre et lui dîmes en quelle faveur nous le tenions (nous = BD et l'ensemble de la délégation) [...]. Nous passâmes trois jours encore pour tout voir et retirer le trésor des montures dans lesquelles il était enchâssé (ici le nous peut désigner soit la délégation, soit la masse des soldats, soit les Espagnols abstraits)»²⁸.

De même, Bernal Diaz sait tout, connaît tout, y compris le contenu des discussions auxquelles il n'a pas assisté et il relate avec autant de précision les événements auxquels il a sûrement participé et ceux auxquels il n'a pu participer. L'intitulé du chapitre 121 est à cet égard particulièrement évocateur:

«De ce qu'on fit dans le quartier de Narvaez après que nos hommes en furent partis»²⁹.

En revanche, dans son récit sur la *Noche triste* et la retraite organisée par Cortés, Bernal Diaz raconte que le chef des conquistadores répartit ses hommes en trois groupes, mais il omet de signaler dans quel groupe lui-même est incorporé³⁰!

Dithmar Blefken, pour sa part, emploie clairement le «nous» pour désigner tous les membres de l'expédition partis en Islande. Quand il se

(28) B. DIAZ, pp. 398-399 (tradi. Jourdanet-Chaliand).

(29) B. DIAZ, p. 465 (trad. Jourdanet-Chaliand).

(30) B. DIAZ, p. 509.

livre à la taxonomie de la description, il emploie la troisième personne de l'énonciation neutre, propre au genre du traité: quand le «nous» est employé, il désigne les marchands allemands qui commercent avec les Islandais, tandis que le «je» se réfère à son expérience de témoin oculaire, qui lui permet de conférer un surcroît d'authenticité aux merveilles évoquées. Ainsi, il a vu de ses propres yeux un Islandais âgé de 200 ans (p. 33), une éruption de l'Hekla (p. 45), une baleine échouée (p. 51), un lac qui pétrifie tous les objets que l'on y plonge (p. 52), un homme condamné par le tribunal (p. 55); de même, il a assisté à la remise de cadavres de vaches au gouverneur de l'île (p. 37) et au commerce de faucons (p. 50). Quand il ne voit pas de ses propres yeux, il enregistre des faits rapportés devant lui comme le combat d'un pêcheur contre des monstres marins (p. 52); ou encore il suscite lui-même des témoignages, tel celui d'un moine groenlandais rencontré dans le monastère d'Helgafell et «interviewé» en latin au sujet du Groenland et du passage Nord-Est (pp. 58-60). Mais il ne précise jamais quand et où il a pu observer ce qu'il prétend avoir observé. En outre, il présente comme des faits, les préjugés positifs et négatifs d'un pasteur du Nord de l'Allemagne: par exemple, il note que les Islandais sont attirés par la nourriture allemande dont ils souhaitent se gaver avant d'engager une transaction commerciale; ailleurs, il signale que les autochtones prostituent volontiers leurs épouses et leurs filles aux Allemands séjournant dans leur pays et qu'ils se réjouissent de voir celles-ci enceintes de leurs œuvres (pp. 33-34). À l'inverse, on observe un mépris pour les Islandais barbares de moeurs et idolâtres, car ces «indigènes ne se sont pas laissés facilement convertir au christianisme en général et au luthéranisme en particulier:

«On ne peut empêcher que ces gens, fort éloignés du commerce des érudits et vivant sous des cieus incléments et barbares, ne retombent dans l'idolâtrie la plus honteuse d'autant plus qu'ils honorent les Démons et les considèrent comme des familiers et des membres de leur maison»³¹.

On observe en dernier lieu que les auteurs révèlent leur présence par l'abondance d'anecdotes sans intérêt pour la bonne compréhension du récit ou de la description et par des états d'âme qu'ils expriment avec pathétique et exagération.

(31) D. BLEFKEN, pp. 25-26.

L'œuvre de Bernal Diaz est ainsi truffée de ces détails gratuits, mais qui contribuent fortement au pittoresque et au charme de son récit, telle l'anecdote relative à un soldat, qui finit par se faire renvoyer de l'équipe de garde de Montezuma, parce qu'il était un pétomane incontrôlé:

«Je me rappelle aussi que parfois était de garde un certain soldat de haute stature, très dispos et très vigoureux, appelé Truxillo; c'était un matelot. Or lorsque son tour de garde venait pendant la nuit, il était si mal élevé que - parlant par respect à mes lecteurs - je suis forcé de dire qu'il faisait des choses malhonnêtes dont le bruit arrivait aux oreilles de Montezuma. En sa qualité de roi du pays et d'homme de cœur, le prince trouva la chose de mauvais goût et fut surpris qu'on se la permit dans un endroit où il pouvait l'entendre, oubliant ainsi le respect dû à sa personne. Il demanda à son page Orteguilla qui pouvait être cet homme malpropre et mal élevé. Il lui fut répondu que c'était un marin qui n'entendait rien à la politesse et aux bonnes manières [...]. Le jour venu, Montezuma le (sc. Truxillo) fit appeler et lui demanda pourquoi il était si malappris, ajoutant que, sans égard pour sa personne, il sortait des limites d'un juste respect. Il le pria de ne pas commettre de nouveau la même faute et lui fit donner un bijou en or du poids de cinq piastres. Truxillo ne tint aucun compte de la prière et, la nuit suivante, il se rendit coupable, à dessein, de la même inconvenance, dans l'espoir qu'il en serait encore récompensé»³².

Son évocation de la vie dure des compagnons de Cortés est de la même veine:

«On me demandera maintenant sur quoi nous couchions. Hélas! de quoi se composaient nos lits? d'un peu de paille, d'une natte; ceux qui en avaient ajoutaient sous eux une grosse toile... Et nous, toujours chaussés, toujours couverts de toutes nos armes... et les chevaux sans cesse sellés et bridés; et tous, à tel point préparés, qu'au premier signal d'alarme, au moindre appel, on nous trouvait comme si nous eussions été commandés pour ce moment même; quant aux veilles, il n'y avait pas de soldat qui n'en fit chaque nuit. Qu'on me permette de dire - ce n'est pas pour me vanter - que je m'étais tellement habitué à être toujours en armes et à me coucher comme j'ai dit, qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne j'avais conservé la coutume de m'étendre tout habillé, sans faire usage de lit, et je dormais mieux que je ne saurais le faire sur de bons matelas. Et encore à présent, lorsque je vais en tournée dans les villages de mon encomienda, je n'emporte pas de lit avec moi [...]. J'ajouterai que je ne

(32) D. BLEFKEN, pp. 368-369.

puis dormir que quelques instants chaque nuit; je sens le besoin de me lever, de voir le ciel, les étoiles, de me promener un moment en plein air...»³³.

L'œuvre de Dithmar Blefken, qui se présente comme un traité, contient, elle aussi, des anecdotes vécues par le voyageur-auteur, comme l'atteste son ascension de l'Hekla:

«Le gouverneur danois était un noble, exquisément versé dans les belles lettres; je dois assurément beaucoup à cet homme à cause de son extrême générosité à mon égard; car il veilla à me faire voyager à ses frais dans différents endroits de l'île, où on voyait quelque singularité. En compagnie de deux Islandais et d'un Danois, lequel transportait à cheval des vivres et une petite tente, je mis quatre jours à m'approcher de l'Hekla à travers des endroits âpres, montagneux et sans chemins. A environ un mille autour de l'Hekla tout était recouvert de poussière noire et de pierres ponce. Les Islandais me recommandèrent de ne pas m'approcher davantage, une fois renvoyé le cheval qu'ils avaient mis à ma disposition. Mais, parce que j'avais décidé de tout découvrir et de tout voir avec grand zèle, en compagnie du Danois, je m'avançai, comme pour faire l'ascension de la montagne; quoique l'horreur nous ait envahi dès la première vision, je ne voulus cependant pas renoncer à mon projet; étant inconscient du danger en raison de mon âge et m'avançant seul désormais à travers la cendre et la pierre ponce, le Danois ayant été laissé en chemin, je m'efforçai d'atteindre l'Hekla; la tranquillité était alors remarquable, au point que je ne voyais ni feu ni fumée. Voici que tout-à-coup, un grand fracas se fait entendre dans les entrailles de la terre, suivi de flammes bleues, qui manquèrent me tuer à cause des gaz sulfureux et horribles; j'eus beaucoup de peine à rejoindre mes compagnons et les chevaux»³⁴.

Conclusion:

Les différents éléments suggérant que le récit et la description reflètent des témoignages «bruts» apparaissent à l'analyse éminemment contestables: la fraîcheur de l'information, que ceux-ci étaient censés attester, ne peut par conséquent être établie. Or ce sont précisément ces éléments qui ont emporté

(33) B. DIAZ, p. 415 (trad. Jourdanet-Chaliand).

(34) D.BLEFKEN, pp. 66-67.

la conviction d'une grande partie des lecteurs de Bernal Diaz et de Dithmar Blefken..

En effet, dès qu'on cesse de considérer cette autorité comme acquise et qu'on met en évidence le jeu d'écriture qui l'a fondée, on découvre des «forgeries», qui invitent à la prudence et on se voit contraint de recouper l'information fournie avec d'autres témoignages. Des études récentes, menées dans cette perspective, mettent en cause la présence de Bernal Diaz dans le groupe de soldats qui découvrit la splendeur de Tenochtitlan: notre chroniqueur serait resté dans un premier temps à Veracruz et ne se serait rendu à Mexico que lors de la reconquête de la ville après l'épisode de la *Noche triste*. En ce qui concerne Dithmar Blefken, on ne peut tirer de son traité une information sur l'état des relations entre le Groenland et l'Europe dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, lorsqu'on observe que le témoignage d'un «moine groenlandais» plagie en fait un récit de voyage effectué dans les années 1380 et publié pour la première fois en 1558.

En conclusion, nos deux auteurs ont fabriqué un mélange ingénieux de vrai et de faux, qui a rendu leur œuvre vraisemblable, et ils ont tenté habilement de faire passer cette vraisemblance pour de la véridicité. C'est pourquoi, contrairement à une opinion reçue, Bernal Diaz del Castillo et Dithmar Blefken se situent aux antipodes des attentes formulées par Montaigne, car ils ne correspondent pas à son témoin idéal, à savoir un homme «tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces»³⁵.

(35) Michel de MONTAIGNE, *Essais*, I.I, chap. xxxi, p. 242 (*op. cit.* n. 13).